Zeitschrift: Judaica : Beiträge zum Verstehen des Judentums
Herausgeber: Zürcher Institut für interreligiösen Dialog
Band: 15 (1959)

Artikel: L'apôtre Paul et le problème juif : étude de Romains IX à XI
Autor: Muller-Duvernoy, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-961643

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'APÔTRE PAUL ET LE PROBLÈME JUIF

(Etude de Romains IX à XI)

Par C. Muller-Duvernoy, Neuchâtel

«Ne t'enorgueillis pas!» recommande l'apôtre Paul à l'Eglise, dans l'épître aux Romains, précisément dans les chapitres consacrés au mystère d'Israel. L'apôtre avait sans doute d'autres occasions de mettre en garde l'Eglise du péché le plus grave, le plus secret: l'orgueil spirituel, le mépris. Sans doute certains de ces premiers chrétiens étaient-ils naturellement portés à mépriser le milieu dont ils étaient issus, cette société paienne de l'Empire déclinant. D'autres encore ressentaient sans doute un mépris certain pour les maîtres de l'heure ou, davantage, pour ces esclaves eux aussi convertis, mais tellement ignorants (la Galilée n'était pas la seule à offrir au mépris des docteurs de la Loi et des «gens biens», son «am-ha areth»...). Non. Paul sait que l'on trouve toujours être plus bas que soi. Cet être, c'est celui dont les beaux esprits de l'époque gréco-romaine avait fait le souffre-douleur et la tête de turc: le juif. Le terrain de l'antisémitisme chrétien avait très soigneusement été préparé par les «amateurs» de l'antisémitisme paien. Nul paien converti n'était à l'abri de cette plaie, le mépris d'Israel était déjà très bien porté et très bien vu dans certains milieux de l'Eglise, particulièrement à Rome...

C'est pourquoi Paul consacre trois chapitres entiers de l'épître sans aucun doute la plus importante de toutes, non pas tant au problème théologique lui-même qu'à *cette tumeur de l'antisémitisme chrétien qui vient de naître.* Dans ce combat, Paul va jeter tous les arguments dans la balance: sa propre vie, son être le plus intime, pour commencer, et ensuite une dialectique purement rabbinique n'ayant rien à voir avec notre manière cartésienne de raisonner. Il n'aura pas peur de se contredire et de s'engager dans des impasses (sans doute ne s'en aperçoit-il pas lui-même), car tout est bon pour tenter de faire comprendre à ces cerveaux romains, à ces consciences grecques, que le Dieu des Pères juifs n'est pas

monsieur Zeus et qu'il ne ressent pas les choses comme les ressentait monsieur Cicéron...

Nous sommes bien placés, de par notre ministère particulier dans l'Eglise, pour savoir que cette tumeur n'a pas été extirpée! Les deux fameuses statues qui font l'orgueil de la cathédrale de Strasbourg, sont toujours là, elles aussi, pour témoigner de ce tenace orgueil spirituel, de ce mépris, que l'Eglise a porté et porte encore au Judaisme. Non pas que l'antisémitisme soit ouvertement enseigné, certes, mais enfin on se moque bien d'Israel, *on l'ignore* (forme très subtile et «bien élevée» du mépris). Et lorsqu'on en parle, de cet Israel fidèle, de ce peuple élu, on s'arrête à Malachie et dans les cas extrêmes, à l'année 70, pour se réjouir, mais avec dignité de la chute du «Temple juif».

Ce serait perdre son temps, n'est-ce pas, que d'étudier par exemple toute cette littérature apocryphe, sapientiale et apocalyptique, *contemporaine* du temps de Jésus. Nous avons maintenant un Bultmann, un de plus, pour maintenir l'Eglise en dehors des mauvaises voies hébraïques. Une fois de plus Athènes considère avec mépris Jérusalem...

Ce serait déchoir que demander de temps en temps l'avis des grands théologiens *juifs*, précisément si l'on se penche sur le mystère d'Israel ou sur les significations bibliques possibles de l'Etat d'Israel. Nous avons vu avec quelle sûreté et quelle suffisance l'immense majorité des docteurs de la Loi de l'Eglise, a théologiquement et une bonne fois pour toutes «réglé son compte», à cet Etat. Et pourtant, soyons juste, ces docteurs à l'époque ressentaient de l'inquiétude. Une grave inquiétude... A l'encontre des pionniers sionistes menacés de mort, demanderez-vous? Non bien sûr (soyons raisonnables), mais à l'encontre... on vous le donne en mille, du sort des Lieux-Saints *qui risquaient de tomber dans les mains juives!*

Car enfin, il est entendu, une bonne fois pour toutes, qu'Israel n'a plus de rôle à jouer dans l'économie divine. On veut bien prier pour lui, on veut bien «les aimer», mais c'est tout. Qu'ils se convertissent d'abord! Mais qu'ils ne viennent pas nous ennuyer avec leur Sionisme, leur terre promise et leur Etat...

C'est pour lutter contre tout cela, contre une telle mentalité chrétienne, que l'apôtre Paul écrivit ces trois chapitres, oubliés

parce que gênants, de son œuvre. C'est parce que nous sommes toujours menacés dans l'Eglise, par cet orgueil qui blesse Israel depuis des siècles, qu'il nous faut sans cesse à nouveau se pencher sur ces passages de l'Epître aux Romains.

Le chapitre neuvième

Paul et les Juifs

«Je dis la vérité en Christ, je ne mens point et ma conscience en porte le témoignage dans le Saint-Esprit, grande en moi est la tristesse et constante la douleur en mon cœur: je souhaiterais être moi-même objet de malédiction, séparé du Christ, pour mes frères, mon peuple selon la chair, les enfants d'Israel...» (versets 1 à 4).

Pour l'apôtre, il n'y a pas de «problème juif». Il y a une souffrance juive pour ses frères juifs. Combien douloureux ce cri, en guise d'introduction:

Qu'on ne vienne donc pas accuser Paul de faire du sentiment, du romantisme et de s'exhiber en public. Il est sérieux, il sait ce qu'il dit et prend le Saint-Esprit à témoin...

Nous dirons plus loin qu'ils nous semblet de la plus haute importance, pour une juste compréhension de certains passages du Nouveau Testament, de rechercher derrière le terme grec son équivalent hébraïque, et nous dirons pourquoi.

Paul se voudrait *anathème* pour le salut de son peuple; derrière ce mot grec nous découvrons le terme hébraïque et toute la notion religieuse qui en découle. Etre חֵרֶם en Israel, c'était se trouver en compagnie du fameux bouc émissaire, recouvert de tous les péchés, exclu de la communauté c'était être, excommunié. Ce rejet ne souffrait pas d'appel. Or le terme חרם possède un double sens, celui d'être «voué à l'Eternel», sacrifié en l'honneur de Dieu. Cela implique donc une certaine notion de rachat, et c'est très vraisemblement à cette signification que Paul fait allusion. Comme le jeune Isaac autrefois, l'apôtre se voudrait offert en חרם à l'Eternel, pour le salut de son peuple. Si sa vie pouvait, d'une quelconque manière, avancer ce salut, alors l'apôtre la donnerait pour son peuple. Nous voyons qu'il va très loin puisque c'est précisément le Seigneur

Jésus qui sera offert en חרם pour le salut du peuple (et du monde), comme le fait clairement entendre le passage d'Esaie 53: 6 «Yahvé a fait retomber sur lui les crimes de nous tous». En quelque sorte, Paul souhaite *participer* au sacrifice du Serviteur souffrant; pour le salut d'Israel, très particulièrement.

Il est intéressant de noter qu'à peu près à cette même époque, le Sanhédrin déclare les judéo-chrétiens חרם et les exclut ainsi définitivement de la vie culturelle juive. Ce qui entraînera, nous le verrons un peu plus loin, des conséquences extraordinairement vitales pour le monde paien. Alors Paul et les apôtres juifs se verront exclus de la communion juive *pour le salut des paiens!* Mais le rabbin de Tarse souhaitera de toute son âme que cette excommunication joue rétroactivement en faveur de la Synagogue elle-même... Peut-être nous est-il permis de supposer que Paul, par les chapitres 9, 10 et 11 de l'épitre aux Romains, répond également à l'indignation soulevée dans les milieux judéo-chrétiens de Rome, par la mesure brutale du Sanhédrin de Jérusalem.

Quelques mises au point nécessaires

Devant l'indignation, la pieuse colère et le mépris rentré de l'Eglise de Rome à l'encontre d'Israel, devant le dogme naissant du «rejet des juifs» et de l'exclusion définitive d'Israel hors l'économie divine, Paul énonce sans plus tarder quelques vérités à jamais valables:

> «...les enfants d'Israel à qui appartiennent l'élection filiale, la gloire, les alliances, la Loi, le culte, les promesses, les patriarches, et de qui le Christ est issu selon la chair, lequel est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement, amen!» (versets 4 à 6).

Les enfants d'Israel... les enfants de Jacob! Israel en effet «est baptisé» du nom nouveau *et théophore*, en cette nuit tragique ou Jacob se retrouve seul, ayant tout abandonné et tout perdu, face à face avec Dieu, il le sait bien. Et de ce combat il en sort la vie sauve, il en sort *béni* à jamais. Remarquons qu'il lutte tout autant avec Dieu que contre Dieu. Israel ambassadeur malgré lui de Dieu, luttera pour Dieu, avec Dieu, il remplira durant des siècles, seul, l'office que l'Eglise missionnaire remplira plus tard dans le monde.

Etre israélite, c'est lutter *avec* Dieu, *pour* Dieu, et *contre* Dieu tout à la fois. C'est ainsi que triomphe la Grâce. Il ne faut jamais perdre de vue ce ministère à triple effets contraires si l'on veut percer à jour ce que l'on appelle le mystère d'Israel.

Dans ce passage Paul parle au présent. C'est encore à Israel que toutes choses appartiennent *en premier lieu*. Nous avons tout hérité de lui, depuis Abraham, le premier des Pères jusqu'à Jésus le Messie, dans lequel s'incarnent parfaitement l'Eternel, la Loi et les Prophètes.

C'est à Israel qu'appartient *l'Election filiale*. «Israel mon premier-né...» Peuple élu par amour et dont le choix ne se discute pas. Peuple élu au témoignage, au salut mais aussi à l'épreuve et au martyre. La racine hébraïque d'où est issue le terme «élection», בחר implique une mise à l'épreuve, une purification, par le feu. Etre choisi par Dieu, être élu, cela n'est pas une sinécure, mais une source de graves ennuis, de constantes épreuves. Ce Dieu que le monde et que César rejettent, fera de Son peuple, une communauté rejetée par le monde et par César. Il faut que l'Eglise accepte «qu'un Père avait deux fils...» il faut qu'elle accepte que tous deux puissent prétendre au même amour, aux mêmes bénédictions. Et si l'un des deux fils a quitté la demeure paternelle, il serait temps pour l'autre frère de s'inquiéter du sort de celui qui partit... Car le Père, lui, guette chaque jour son retour, et prépare une grande fête, un ultime Festin.

C'est à Israel qu'appartient *la gloire*. Le terme grec «doxa», comme tout le vocabulaire grec, ne sous-entend pas de valeur religieuse particulière, mais le terme hébraïque כבוד est lourd de sens caché. Cette gloire est celle de Dieu même, l'éclat manifesté par chaque théophanie, en particulier au Sinaï, avec le tabernacle et plus tard dans le Temple à Jérusalem (cette même כבוד enveloppera plus tard encore les gergers juifs de Bethlehem — Luc 2: 9 —). La gloire de Dieu s'appelle de nos jours encore dans la théologie juive la Schekinah. Israel est ainsi le reflet de la gloire de Dieu, la présence charnelle, le témoin sans cesse présent dans l'histoire. Mais aussi «prunelle des yeux de Dieu», déclare la prophète Zacharie (2: *8*).

C'est à Israel qu'appartiennent *les alliances* et les *promesses*.

(Nous avons jugé bon d'unir ces deux privilèges d'Israel, puisque les promesses sont les effets des alliances.) Quelles furent ces alliances, quelles furent ces promesses? Toutes les alliances, et par conséquent toutes les promesses sont contenues dans la première alliance que l'Eternel établit avec Abraham dont voici les engagements divins: Je ferai de toi une grande nation — je te bénirai et tu seras une bénédiction — celui qui te bénira je le bénirai, celui qui te maudira je le maudirai — toutes les nations seront bénies en toi (Genèse 12: 2 et 3) — A ta postérité je donne cette terre (Genèse 15: 18).

Ces promesses seront précisées, en particulier par l'alliance que Dieu établit avec la Maison de David où s'ébauche l'avenir royal et messianique en terre promise.

Enfin toutes ses promesses s'accompliront dans la nouvelle alliance, la ברית החדשה hébraïque annoncé par Jérémie (31: 31). Mais ici, il est capital de noter que cette ultime alliance prend toute sa valeur, non pas lorsque Jésus apparait, mais lorsque toute la maison d'Israel le reconnaît comme Messie et sauveur. Nous reviendrons sur ce point, car c'est pour ne pas avoir compris la valeur eschatologique de la conversion d'Israel que l'Eglise a été amenée à figer dans le passé toutes les promesses des prophètes, lorsqu'elle ne s'est pas attribué le tout! Jusqu'à la Parousie, toutes les promesses restent valables pour Israel, et singulièrement la promesses du dernier retour en terre promise.

C'est à Israel qu'appartient *la Loi*. Peu de termes bibliques ont été vidé de leur substance comme celui-là par leur «passage» dans la langue grecque. Ce n'est qu'accessoirement que «תורה» prend une valeur juridique. La Torah, c'est l'enseignement que Dieu donne à son peuple qui a tout à apprendre, par la bouche de Moise, elle est la «voie qui mène à Dieu». Si elle n'avait été qu'un code juridique, elle aurait rejoint dans les musées le Code célèbre d'Hammourabi... N'oublions pas que c'est le Seigneur qui déclare un jour: «Le ciel et la terre passeront, mais pas un seul i de la Torah ne passera.» La Torah est toujours cette gardienne de l'unicité juive, surtout en période de persécution. Elle est encore cette force de Dieu qui préserve Israel «pour les jours du Messie». Et lorsque Paul s'élève avec violence parfois, contre l'esprit juri-

dique de la tradition, ce n'est jamais au texte biblique qu'il s'en prend, *mais à ce que les docteurs de la Tradition en ont fait:* le moyen par excellence pour acquérir le salut.

C'est à Israel qu'appartiennent *les Patriarches.* Ce qui revient à dire qu'Israel, et Israel seul, dans les personnes d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, fit éclore dans notre monde la foi monothéiste. Mais il est toujours difficile de reconnaître que la Lumière n'est venu ni d'Athènes, ni de Rome, mais des Juifs, et avec elle, le salut du monde.

C'est aussi à Israel qu'appartient *le culte.* En effet du temps de Paul, le Temple est toujours debout, il disparaîtra définitivement en l'an 70. Il semble que Dieu ait désiré accorder un délai aux maîtres du temple, les quarante années prophétiques, afin que ces derniers y accueillent Jésus. Mais après 70? Peut-on affirmer que le culte appartienne encore à Israel? Depuis dix-neuf siècles la Synagogue perpétue parmi nous le culte traditionnel d'Israel (le Temple détruit interdit tout sacrifice et c'est là que les maîtres du Temple sont châtiés). De ce culte traditionnel de la Synagogue, nous n'allons tout de même pas faire un culte paien! Les vieux psaumes, les antiques prières, montent encore vers l'Eternel *en hébreu,* et voilà dix-neuf siècles que cela dure dans le monde chrétien. Voici dix-neuf siècles que, dans un monde chrétien déchiré entre Rome et Genève, Israel garde les yeux et le cœur obstinément tendus vers Jérusalem; voici dix-neuf siècles que, dans une chrétienté installée et lourde de richesses temporelles, Israel persiste à appeler son Messie, car la paix et la justice de ce monde en déroute ne lui suffisent pas! Ces psaumes, ces prières, cette espérance d'Israel — tout cela serait hérétique, sans valeur ou sclérosé? Allons donc! Oui, c'est encore à Israel qu'appartient le culte des ancêtres bibliques et la foi messianique.

Enfin c'est à Israel qu'appartient *le Christ* selon la chair. C'est à-dire *le Jésus juif...* Et cela ne plaît pas à tout le monde et certains dans l'Eglise ont tout intérêt à l'avoir oublié... N'en déplaise à monsieur Bultmann. Jésus n'est pas un Socrate, un Goethe ou un Lénine pacifique. Jésus n'est pas un Père de l'Eglise. Jésus n'est pas l'Homme Sage en robe safran. Jésus est un ouvrier juif. Selon la chair c'est entendu, mais le reste, c'est le mystère de l'Incarna-

tion. Le Jésus ressuscité, c'est toujours le Roi des Juifs et désormais tout mépris qui blesse le cœur d'Israel atteint le Seigneur lui-même, ce qui est encore le plus court chemin pour atteindre Dieu dans la prunelle de ses yeux...

La doxologie qui clôt ce passage est unique dans toute la littérature paulinienne. Oui, c'est bien en Jésus, que réside «la plénitude divine» (Colossiens 2: 9). Ce faisant, Paul, pour les oreilles du Sanhédrin, blasphème et mérite la mort. Les hommes de la Tradition, les gardiens sacrés des lois, ne voulaient pas comprendre que dès les premières pages de la Genèse, l'Incarnation était latente. Pourtant les Patriarches l'avaient pressenti: Abraham accueillant le mystérieux Ange de l'Eternel, et surtout Jacob luttant dans les ténèbres... C'était pourtant bien dans la logique de l'amour de Dieu, que ce dernier s'incarnât, parce qu'Il ne lui restait plus rien d'autre à faire pour sauver les hommes, et singulièrement les théologiens et les prêtres.

La liberté de Dieu

Après avoir, avec une très grande clarté, mis au point les privilèges d'Israel, l'apôtre se heurte une première fois à l'endurcissement d'Israel qui semble battre rudement en brêche tout ce qui vient d'être affirmé.

C'est ici que Paul est rabbin. C'est ici qu'il a bien du mal à convaincre, c'est ici qu'il est obscur par un excès de subtilité dans le raisonnement. Ecoutons-le:

«Non pas que la Parole de Dieu ait failli. Car tous ceux qui sont d'Israel ne sont pas Israel. Et tous ceux qui sont d'Abraham ne sont pas ses enfants: mais en Isaac te sera appelée une postérité, ce qui signifie que les enfants selon la chair ne sont pas enfants de Dieu; mais les enfants de la promesse forment la postérité. Tels sont en effet les termes de la promesse: ‚Vers ce temps-là, je viendrai et Sarah aura un fils.' Mieux encore: Rebecca avait conçu d'Isaac notre père, or avant la naissance des enfants, ceux-ci n'ayant commis ni bien ni mal — selon le dessein de l'élection divine qui dépend non des œuvres mais de celui qui élit — il lui fut dit: ‚L'aîné servira la cadet, car j'ai aimé Jacob mais j'ai rejeté Esau'» (versets 6 à 13).

Ainsi il ne suffit pas d'être enfant d'Abraham pour être choisi: Ismael en sait quelque chose... il ne suffit pas d'être enfant d'Issac

pour être aimé, Esau l'apprend à ses dépens. Paul semble en conclure qu'il ne suffit pas d'être israélite pour être aimé, élu, mais qu'il est de surcroît nécessaire d'appartenir au reste d'Israel. Nous reviendrons sur ce problème plus loin, mais notons de suite une contradiction flagrante: ni les enfants d'Ismael ni les enfants d'Esau ne portèrent un jour le nom d'Israélites. Ismael et Edom furent des cousins à la mode de Bretagne, qui sombrèrent rapidement dans l'idolâtrie.

Paul semble dire ceci: les juifs qui n'ont pas reconnu en Jésus le Sauveur, ne sont plus des israélites, ils ne font plus partie du peuple élu. C'est ce qu'a prétendu au cours des siècles l'Eglise. S'ils ne sont plus du peuple élu, alors Dieu les a rejetés, comme Il rejeta Ismael et Esau. Or Paul va affirmer dans le chapitre XI que Dieu n'a pas rejeté Son peuple! Comment sortir de cette impasse? Au lieu d'en sortir, Paul s'y enfonce davantage encore:

«Que dire? Dieu serait-il injuste? Certes non! Car Il a dit à Moise: je fais grâce à qui je fais grâce et j'ai pitié de qui j'ai pitié. Il n'est donc pas question de celui qui désire, de celui qui court, mais de Dieu qui fait grâce. L'Ecriture dit au Pharaon: je t'ai suscité à dessein pour montrer en toi ma puissance, pour qu'on célèbre mon nom par toute la terre.» Ainsi Il fait grâce à qui Il veut et Il endurcit qui Il veut. Tu vas donc me dire: «Qu'a-t-il encore à reprocher? Qui peut lui résister? Homme, qui es-tu pour contester la volonté de Dieu? L'œuvre va-t-elle dire à son créateur: pourquoi m'as-tu faite ainsi? Le potier n'est-il pas maître de l'argile pour faire de la même glaise un vase de luxe ou un vase ordinaire? Si Dieu voulait manifester Sa colère et Sa puissance, Il a supporté avec une longue clémence des vases de colère destinés à la destruction afin de manifester les richesses de sa gloire envers des vases de miséricorde destinés à la gloire — envers nous qu'il a appelés non seulement d'entre les juifs, mais encore d'entre les paiens...» (versets 14 à 24).

C'est ici que Paul réalise l'impasse et il n'achève pas sa démonstration. Il semble bien que le déterminisme de Dieu soit total, puisque la fameuse parabole prophétique du potier se ramène à l'irréductible opposition des vases de *colère* et des vases de *miséricorde*, les premiers symbolisant le peuple élu et les seconds les paiens!

Pour sortir de cette impasse, il faut reprendre cette sentence étonnante: «Pour être postérité d'Abraham, tous ne sont pas ses enfants» et se souvenir que le Seigneur lui aussi, l'avait faite sienne.

Mais pour la jeter à la face de qui? Du peuple? Loin de là! *mais à la face des pharisiens* (Jean 8: 13 et 39). Le Seigneur d'ailleurs ne fait que reprendre la condamnation du Baptiste, «voyant beaucoup de pharisiens et de sadducéens venir au baptême, il leur dit: ...et ne vous avisez pas de dire en vous-mêmes ‚Nous avons pour père Abraham', car je vous le dis, Dieu peut, des pierres que voici, faire surgir des enfants à Abraham!» (Matthieu 3: 7 et 9).

Nous reviendrons sur ce point précis pour l'approfondir à l'aide de la parabole de la vigne et des vignerons, où nous voyons les vignerons rejetées (les chefs du peuple) et la vigne (Israel) confiée à d'autres mains, de telle sorte qu'elle se métamorphosera pour devenir une nouvelle vigne.

Sans doute Paul réalise-t-il la contradiction formelle où il s'est engagée, car, immédiatement après avoir cité le passage d'Osée 2, il cite Esaie 10: 22–23 pour rétablir Israel dans ses droits d'élection:

«C'est bien ce qui dit Osée ‚J'appellerai mon peuple celui qui n'était pas mon peuple, et bien-aimée celle qui n'était pas la bien-aimée'. Alors qu'on leur avait dit ‚Vous n'êtes pas mon peuple, on les appellera fils du Dieu vivant'. Mais Esaie s'écrie *en faveur d'Israel:* ‚Quand le nombre des fils d'Israel serait comme le sable de la mer, le reste sera sauvé, car sans retard ni reprise le Seigneur accomplira sa parole sur la terre.' Esaie l'avait d'ailleurs prédit: 'Si l'Eternel des armées célestes ne nous avait laissé un germe nous serions devenus comme Sodome et Gomorrhe.'

Que conclure? Que les paiens qui ne poursuivaient pas de justice ont atteint une justice, celle de la foi — tandis qu'Israel, qui poursuivait une loi de justice ne l'a pas atteinte. Pourquoi? Parce qu'au lieu de recourir à la foi ils comptaient sur les œuvres. Ils ont buté contre la pierre d'achoppement comme il est écrit: ‚Voici que je pose en Sion une pierre d'achoppement et un rocher qui est une occasion de chute, mais celui qui croit en lui ne sera pas confondu» (versets 25 à 33).

Déjà nous percevons la grande idée que Paul développera dans le chapitre onzième de la sorte: «Je demande donc: serait-ce pour une chute définitive qu'ils ont bronché? Certes non! *Mais leur faux-pas a procuré le salut aux paiens...*»

Ainsi, dès les premières lignes de cette étude paulinienne sur le mystère d'Israel, ayons sans cesse deux réalités à l'esprit: le peuple reste à jamais aimé et élu, car ce sont ses chefs, pharisiens et sadducéens — qui ne peuvent plus prétendre à l'appellation

d'Israélites, et d'autre part, si la vigne paraît abandonnée, c'est afin que tous les efforts missionnaires soient dirigés sur les paiens, *pour leur salut.*

Le chapitre dixième

Le zèle d'Israel porte à faux

C'est bien la personne de Jésus, c'est bien cet autre mystère de l'Incarnation qui est, qui demeure, la pierre d'achoppement de l'Israel zélé:

«Frères, l'élan de mon cœur et ma prière à Dieu en leur faveur, c'est qu'ils soient sauvés. Car je tiens à rendre témoignage de leur zèle pour Dieu, mais c'est un zèle faussé. Méconnaissant la justice de Dieu et cherchant à établir leur propre justification, ils ont refusé de se soumettre à celle de Dieu. Car l'accomplissement de la Loi, c'est le Messie pour la justification de tout croyant» (versets I à 4).

La Loi de Moise compte 613 commandements... Tout juif pieux reconnaît qu'il est *impossible* d'observer toute la Loi. Il en découle qu'il est impossible d'être parfait aux yeux de Dieu (ce qui est la passion même de l'Israel pieux), qu'il est impossible de trouver le salut dans cette Loi même. Tel est le drame d'Israel depuis des millénaires, drame qui atteint son paroxysme à Yom Kippour, chaque année, inexorablement.

Nous qui avons connu le zèle admirable de l'Israel pieux dans un kibboutz orthodoxe de la vallée du Jourdain, comme l'apôtre Paul, nous pouvons lui rendre un témoignage ému. Si vraiment l'homme pouvait se sauver lui-même, s'il pouvait, par sa piété fervente, vaincre la mort et la mal, alors certes, ces isrélites fidèles des communautés de l'Etat d'Israel l'eussent fait, tout comme leurs lointains ancêtres les Esséniens, d'ailleurs...

L'Israel zélé réalise avec douleur que la Loi ne peut pas être totalement observée, et ceci il le réalisait tout autant, avec douleur aussi, du temps de Jésus. Et cependant, c'est là le drame juif, il a oublié que le terme même de Torah implique un enseignement qui doit mener quelque part, et singulièrement vers le salut. Mais le drame juif ne s'arrête pas là: il atteint, nous l'avons dit, son paroxysme le jour de Yom Kippour, du fait que *le Temple n'existe*

plus! Au temps de l'apôtre, le zèle d'Israel se concrétisait et triomphait dans le service du Temple (l'apôtre lui-même y participe fidèlement). Mais à partir de l'an 70, Yom Kippour est vidé de toute sa substance salvatrice, comme la cérémonie de Pessah d'ailleurs. Et cependant les maîtres spirituels à cette époque précise s'enfoncent davantage encore dans l'impasse du culte sans Temple. Ils se refusent à admettre que le temps de la Torah vient d'enfanter le temps de l'Incarnation.

Paul au lieu de s'arrêter après avoir si clairement défini en quoi le zèle d'Israel porte à faux, tombe une seconde fois dans cette argumentation rabbinique où nous avons toutes les peines du monde à le suivre:

«Moise écrit en effet de la justice née de la Loi qu'en l'accomplissant l'homme vivra par elle, tandis que la justice née de la Foi déclare: ‚Ne dis pas dans ton cœur, qui montera au ciel?' (pour en faire descendre le Messie), ou ‚Qui descendra dans l'abîme' (pour faire remonter le Messie de chez les morts). Qu'est-ce à dire? La parole est tout près de toi, sur tes lèvres et dans ton cœur, c'est-à-dire la parole de la foi que nous prêchons. En effet, si tes lèvres confessent que Jésus est Seigneur et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. Car la foi du cœur obtient la justice et la confession des lèvres, la salut. L'Ecriture ne dit-elle pas: ‚Quiconque croit en lui ne sera pas confondu.' Aussi n'y a-t-il plus de distinction entre Juif et Grec: tous ont le même Seigneur, riche envers tous ceux qui l'invoquent. En effet: quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé» (versets 5 à 13).

Il semble que Paul s'adresse ici à un interlocuteur versé dans la dialectique rabbinique, dans l'espoir de lui faire comprendre que si la Loi conduit à la justice d'une vie consacrée à Dieu, le Messie seul, par son office de Serviteur souffrant et sacrifié, offre la justification complète du pécheur se débattant entre l'espérance d'un monde réconcilié et juste (faire descendre le Messie du ciel) et l'angoisse de la mort (le chercher dans le Shéol). Même au temps de l'apôtre, le Temple étant encore debout, la Torah ne peut sauver puisque Yom Kippour doit périodiquement s'imposer à nouveau.

Qu'il n'y ait plus de distinction entre le Juif et le Grec, voilà précisément ce que tout esprit pharisien ne saurait admettre. Voilà la seconde pierre d'achoppement sous les pas de la Synagogue! Comme nous comprenons cette hostilité puisque nous la retrouvons

au sein même du collège des Apôtres: Pierre et Jacques s'opposant à Paul pour imposer aux paiens le passage au Judaïsme comme préalable à l'accès auprès de Jésus.

Ce mépris des paiens (les Samaritains en terre promise) explique la violente opposition que le Seigneur manifeste à l'encontre des Pharisiens et des scribes. Ce mépris était d'ailleurs doublé d'un mépris plus grave encore, celui que les chefs spirituels d'Israel nourissaient à l'égard des pauvres et des ignorants de Galilée et de Judée, la masse abandonnée du «ʿam-ha-aretz».

Ainsi le replis farouche et aveugle de la Synagogue sur elle même, à l'abri de cette forteresse de ses lois, vient se durcir encore par le mépris non moins farouche pour les paiens, les Goyim.

Mais en fait c'est bien toujours du triomphe de la grâce de Dieu qu'il s'agit, sinon il nous faudrait crier à l'imposture et à l'injustice, puisque «ceux qui cherchaient n'ont pas trouvé et ceux qui ne cherchaient pas ont trouvé». Et c'est ainsi sans doute qu'il faut comprendre les derniers versets de ce chapitre dixième:

«Mais comment l'invoquer sans d'abord croire en lui? Et comment croire sans d'abord l'entendre? Et comment entendre sans prédicateur? Et comment prêcher sans être d'abord envoyé? Selon le mot de l'Ecriture: ‚Qu'ils sont beaux les pieds des messagers de bonnes nouvelles!' Mais tous n'ont pas obéi à la bonne nouvelle. Esaie l'avait annoncé: ‚Seigneur qui a cru à notre prédication?' Ainsi la foi nait de la prédication et de cette prédication la parole du Messie est l'instrument. Or je demande: n'auraient-ils pas entendu? Et pourtant ‚leurs voix a retenti par toute la terre et la parole jusqu'aux extrémités du monde'. Israel n'aurait-il donc pas compris? Déjà Moise disait: ‚Je vous rendrai jaloux de ce qui n'est pas une nation, contre une nation sans intelligence j'exciterai votre dépit.' Esaie ose ajouter: ‚J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, je me suis manifesté à ceux qui ne m'interrogeaient pas', tandis qu'il déclare à Israel: ‚Tout le jour j'ai tendu les mains vers un peuple désobéissant et rebelle'» (versets 14 à 21).

Moise, à la fin de sa vie, devant les faiblesses répétées de ces Israélites, qui après tout, sont des hommes et non pas des anges — discerne prophétiquement que la masse paienne aura un jour, elle aussi, part au salut offert gracieusement à Israel. Et cependant, si nous lisons attentivement ces dernières paroles de Moise (chapitre 32 du Deutéronome), nous sommes surpris de constater que le passage évoque la venue de l'ennemi en guerre contre Israel cou-

pable, et nullement l'entrée de l'ennemi sous la grâce de la Bonne Nouvelle! Paul donne un sens spirituel tout à fait nouveau à l'Ancien Testament, et en fait, il prend de très grandes libertés avec le texte. Aucun pharisien ne pouvait le suivre dans cette démarche, et il semble bien que cette méthode éxégétique, au lieu de convaincre les chefs spirituels d'Israel, ne pouvait que les encourager dans leur attitude hostile.

Tant il est vrai, comme l'a si bien démontré W. Vischer, que la personne de Jésus éclaire le Vieux Livre d'une lumière nouvelle. Lumière qui donne un sens nouveau au texte, et ne supprime pas pour cela le sens premier. Ce qui fait la richesse de la parole de Dieu, ce qui la distingue de la parole historique profane, c'est qu'elle demeure d'une part toujours valable, et qu'elle possède d'autre part des valeurs différentes. Les Ecritures, Paul l'affirme au début de ces chapitres, appartiennent en premier lieu, avec tout le reste, à Israel. Le sens «israélite» des prophètes demeure à jamais valable, ce sens est littéral et sans cesse incarné dans l'histoire même du peuple juif, jusqu'à la fin des temps. C'est par grâce que les vieux textes bibliques s'adressent aussi aux paiens et nous voyons par cet exemple précis, n'est-ce pas, la grâce de Dieu apparaître, derrière cette éxégèse vraiment «tirée par les cheveux», du rabbin Saul de Tarse...

Le chapitre onzième

Paul réalise maintenant pleinement l'impasse où il est parvenu, il sent que son lecteur, à la fin de ces deux chapitres pour le moins sévères à l'égard d'Israel, ne peut que se dire: «Dieu a rejeté Son peuple!». C'est effectivement ce que l'Eglise pensait déjà à l'époque, principalement à Rome, c'est ce que la grande majorité des Pères de l'Eglise, et les Réformateurs après eux, ont pensé et enseigné. Il semble que la lecture de l'Eglise de «Romains IX à XI» s'arrête au chapitre X! En effet, tout au long du chapitre onzième, Paul va se livrer à un étonnant «rétablissement éxégétique» qui passe par les phases suivantes: a) Dieu n'a pas rejeté Son peuple — b) Israel connaîtra un jour une véritable résurrection d'entre les

morts — c) Israel, non seulement n'est pas rejeté, mais il demeure le peuple Elu — d) Tout Israel se convertira lors de la Parousie.

Ce sont ces quatre thèses étonnantes aux yeux de tous, incomprises par beaucoup, scandaleuses pour certains, que nous allons maintenant étudier.

Israel n'est pas rejeté

«Je demande donc: Dieu aurait-il rejeté Son peuple? Certes non! Ne suis-je pas moi-même Israélite, de la postérité d'Abraham, de la tribu de Benjamin? Dieu n'a pas rejeté Son peuple qu'il avait discerné de loin. Ou bien ignorez-vous ce que dit l'Ecriture à propos d'Elie, lorsque ce dernier accuse Israel devant Dieu: ‚Seigneur, ils ont tué tes prophètes, rasé tes autels, et moi je suis resté seul et ils en veulent à ma vie!' Quelle est donc la réponse divine?: ‚Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont pas plié les genoux devant Baal.' Ainsi pareillement aujourd'hui il subsiste un reste, élu par grâce. Mais si c'est par grâce, ce n'est plus par les œuvres, autrement la grâce ne serait plus la grâce.

Que conclure? Ce que recherche Israel il ne l'a pas atteint, mais ceux-là l'ont atteint qui ont été élus. Les autres ont été endurcis, selon le mot de l'Ecriture: ‚Dieu leur a donné un esprit de torpeur, des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre, jusqu'à ce jour.' David disait aussi: ‚Que leur table soit un piège, une cause de chute, et leur serve de salaire! Que leurs yeux s'enténèbrent pour ne point voir et fais-leur sans arrêt courber le dos!'» (versets 1 à 10).

Si Dieu avait rejeté Son peuple, Paul serait encore en train de persécuter l'Eglise. Mieux encore: il n'y aurait pas eu d'Eglise à Jérusalem, les trois mille convertis *Juifs* de Pentecôte seraient restés chez eux!

Paul, à lui tout seul pour ainsi dire, représente l'Israel qui n'a pas été rejeté. Paul n'est pas n'importe qui en Israel, il est l'aristocrate par excellence, l'élu parmi les élus: un enfant de la tribu de Benjamin, le seul enfant de Jacob qui naquit en terre promise. La tribu de Benjamin fut la seule à rester fidèle à la Maison de David lorsque le grand schisme éclata. C'est elle qui a la garde de la Ville Sainte, c'est dans ses murs que repose la Sainte présence de la Schékinah divine. Paul possède un illustre précédent: Jérémie, celui que Dieu établit comme «prophète des Goyim» (Jérémie 1: 5). De même que Jérémie peut prétendre représenter tout l'Israel

fidèle, de même l'apôtre des Goyim peut y prétendre aussi dans les temps de la nouvelle alliance.

Les citations bibliques que Paul va rechercher une fois de plus, et particulièrement le psaume 69, verset 23/24, jettent, nous en sommes sûr, une lumière nouvelle sur les vicissitudes de l'apôtre face à l'hostilité qui lui est faite de la part de certaines autorités synagogales, ça et là, dans ses voyages missionnaires. La violence de la diatribe prophétique est unique. Ce psaume est un cri lancé par David; poursuivi par ses ennemis, qui ont sans doute été jusqu'à vouloir l'empoisonner (verset 22). C'est aussi un danger que Paul a vécu, sans doute, mais il y a un passage de ce psaume plus révélateur encore pour expliquer cette citation de Paul: «C'est pour toi que je souffre l'insulte, que la honte me couvre le visage, *que je suis un étranger pour mes frères, un inconnu pour les fils de ma mère...*» Expérience douloureuse que le Seigneur lui-même vivra, après Jérémie, avant Paul lui-même! Car enfin, on peut deviner quels furent les sentiments à l'égard de Saul de Tarse, que nourrirent ceux qui avaient armé son bras contre la jeune Eglise de Damas et de Jérusalem, et jusqu'à sa propre famille, sans doute.

Seule une telle souffrance peut expliquer cette diatribe ceux qui sont visés là ce sont les mêmes pharisiens, les mêmes prêtres, les mêmes scribes et docteurs de la Loi, qui après s'être inlassablement opposés aux prophètes, s'en prirent au Fils lui-même et causèrent sa mort. Ce n'est pas le peuple juif que Paul vise ici, c'est inpensable. Une fois de plus nous voyons combien il est important de distinguer les uns de l'autre, les chefs qui ne font plus partie d'Israel et le peuple, souvent prêt à accepter l'Evangile, comme le jour de la Pentecôte nous le montre; et tous ces autres jours, où, régulièrement, l'Eglise jaillit, en plein cœur des synagogues...

La résurrection d'entre les morts

Nous le voyons, Paul est nourri des textes de l'Ancien Testament, et derrière *la terminologie grecque* qui s'impose nous sentons, toujours présente, *la mentalité hébraique* naturelle chez l'apôtre. Nous

allons découvrir, derrière ce bref passage, en apparence énigmatique, le parallèle prophétique qui en fournit la clé.

«Je demande donc: serait-ce pour une chute définitive qu'ils ont trébuché? Certes non! Mais leur faux-pas a procuré le salut aux paiens, afin que leur propre jalousie en fût excitée. Et si leur faux-pas a fait la richesse du monde, et leur amoindrissement la richesse des nations paiennes, combien plus encore leur épanouissement. Or je vous le dis à vous, les paiens, en tant qu'apôtre des paiens, que j'honore mon ministère par l'espoir d'exciter la jalousie de ceux de mon sang et d'en sauver quelques uns. Car si leur mise à l'écart fut une réconciliation pour le monde, que sera leur réception, sinon une résurrection d'entre les morts?» (versets 11 à 15).

A ce point précis de son argumentation, Paul entre dans le cœur de ce mystère israélite, il sort définitivement de ce que nous avons appelé l'impasse éxégétique pour atteindre le cœur du mystère de la grâce divine: *Le faux-pas d'Israel a procuré le salut aux paiens.* Qu'est-ce à dire?

Lorsque le Sanhédrin décide de lancer l'excommunication, le le cherem, contre la première Eglise judéo-chrétienne, elle lance cette dernière dans un vide religieux, théologique, d'où il lui faut tout construire à partir d'elle-même. Cette excommunion lance la jeune Communauté dans le monde paien. Du particularisme national, l'Eglise est jetée dans l'universalisme annoncée par les Prophètes. Si ce déchirement dramatique ne s'était pas produit, la Synagogue eut «absorbé» l'Evangile. Israel certes se serait converti, mais les paiens se seraient trouvés dans l'obligation de passer par le Judaisme pour atteindre Jésus-Christ. Opération impossible pour les nations paiennes, mais impossible aussi pour le Judaïsme, qui eut péri d'indigestion spirituelle, si l'on peut dire... Remarquons que le problème s'est posé en miniature à la première Eglise, par les exigences juives que posaient certains apôtres «orthodoxes» comme Jacques et Pierre. Si Paul n'avait pas été là, l'Evangile n'aurait pas pu atteindre les Paiens, rebutés par ces exigences. En miniature là, nous avons tout le drame judéo-chrétien, tout le danger *mortel* que courut l'Evangile, et la nécessité même de rupture. Et sans doute fallait-il que l'initiative de cette rupture vint du Sanhédrin. Scandaleuse au premier abord, cette mesure apporte en fait le salut aux paiens, qui peuvent *de suite* rencontrer Jésus, sans l'intermédiaire hébraïque.

Mais que cela ne nous fasse pas oublier le drame et ses conséquences: à partir de ce moment en effet, l'Eglise fait ce que l'on nous permettra d'appeler «le saut dans le grec» en vue du salut du Grec. La pensée philosophique d'Athènes et d'Alexandrie va rapidement s'emparer de la personne de l'Eglise, supplantant la saine pensée hébraïque. C'est par grâce que Dieu consent à parler le grec! Il y a là en puissance un appauvrissement inévitable, ou plutôt une métamorphose du message biblique et toute la distance qui sépare une pensée originale d'une quelconque traduction, si louable soit-elle.

C'est pourquoi l'Eglise doit sans cesse revenir en pèlerinage vers ses sources hébraïques, *perdues pour le salut des grecs*, et non pas parce que la pensée d'Athènes s'était révélée supérieure à celle de Jérusalem. L'Eglise courra toujours les plus graves dangers lorsqu'elle «oubliera Jérusalem», la tentation bultmanienne en est la dernière preuve.

Ainsi ce que Paul appelle le faux-pas d'Israel, entraîna la présentation de l'Evangile aux paiens, leur libre accès auprès du Père. La ré-intégration d'Israel, laisse clairement entendre l'apôtre, entraînera un phénomène plus merveilleux encore: une véritable résurrection d'entre les morts!

Deux interprétations possibles s'offrent alors à nous. Ou bien la conversion d'Israel, c'est-à-dire sa reconnaissance de Jésus comme le Seigneur et comme le Messie (et non pas son entrée sous un quelconque des clochers rivaux de l'Eglise) entraînera *la* résurrection des morts, c'est-à-dire la Parousie elle-même — ou bien Israel seul connaîtra une révolution telle, qu'il faudra évoquer *l'image* d'une résurrection d'entre les morts. Mais, quelle que soit l'interprétation adoptée, un fait demeure: Israel reconnaît Jésus comme son Messie et son sauveur.

Il nous semble qu'il est possible d'envisager l'une *et* l'autre de ces interprétations et de formuler ainsi ce que nous appellerons «la grande révolution d'Israel»: *c'est au cours d'un processus de resurrection physique et spirituel, qu'Israel sera amené à reconnaître en Jésus le Seigneur*. Et manifestement, cette «conversion» entraînera la Parousie, si toutefois, nous le verrons plus loin, l'une n'est pas le complément, le parallèle, de l'autre.

Si les théologiens restent dans les hautes sphères de leurs dogmatiques, et c'est hélas trop souvent le cas, Israel demeure dans leurs esprits de juriste, une abstraction, une idée, un concept. C'est d'ailleurs très exactement ce que pensaient d'Israel les docteurs de la Loi du temps de Jésus... Mais si nous envisageons l'Israel du XXe siècle comme une *réalité humaine*, c'est-à-dire avant tout, ce qu'il est: *un peuple martyr*, alors les perspectives changent! Au lieu de se pencher sur le problème juif, sur le mystère d'Israel, on se trouve brutalement face à face avec le peuple dont, c'était hier, six millions d'enfants furent massacrés, simplement parce qu'ils étaient descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob... Un peuple auquel depuis vingt siècles les nations avaient interdit la liberté et l'indépendance. Un peuple qui, dans la nuit du 14 au 15 mai 1948, alors qu'il sortait à peine des camps de la mort nazie, *retrouva la liberté et l'indépendance.*

Alors si Paul a raison, si les promesses de Dieu appartiennent toujours au peuple juif, alors certainement la promesse de posséder la terre promise et Jérusalem, est également sienne! Alors que les nations avaient été pour Israel très précisément *des tombeaux*, sa patrie lui est rendue. Comment peut-on supposer que Dieu n'y soit pas pour quelque chose, puisqu'il s'agit d'Israel d'une part et de la Terre promise d'autre part? Si Dieu n'a pas rejeté son peuple, c'est donc qu'Il a encore à cœur ses destinées. Et s'il n'y avait comme signe que cette hostilité des nations du monde, *ce monde dont Satan est le Prince* et le secret inspirateur, s'il n'y avait que cette hostilité des gangsters bien élevés du pétrole, d'Ibn Saoud, du Grand Mufti ancien comparse d'Hitler, s'il n'y avait que le mépris anglo-saxon et les menaces russes, cela ne suffirait-il pas à indiquer que Dieu est à l'œuvre?

Quel est le texte que Paul peut avoir à l'esprit, en évoquant cette résurrection d'entre les morts? Le seul passage de l'Ancien Testament qui non seulement évoque un tel miracle, mais en décrit le processus jusque dans les détails biologiques, est la fameuse vision du prophète Ezéchiel, au chapitre 37 de ce livre. Disons de suite qu'il est évident que ce passage s'applique naturellement au retour de l'exil babylonien d'Israel. Mais disons aussi que ce retour n'a pas *entièrement* accompli les promesses faites au prophète de

l'exil! En effet, cette vision nous met en présence d'une double résurrection du peuple juif: résurrection biologique de la chair et des nerfs, et résurrection spirituel amenant une conversion *totale* d'Israel à Dieu. Il est à nouveau évident que ce retour, s'il vît bien la reconstruction de Jérusalem et du Temple, ne vît pas la conversion générale du peuple, laquelle est de nos jours encore, du domaine de l'avenir.

Si la parole biblique est Parole de Dieu, n'en faisons pas une parole humaine, n'en faisons pas un recueil d'histoire antique. Mais gardons-lui sans cesse une valeur vitale, au travers même des siècles, pour l'Eglise, pour le croyant *et pour Israel.* Affirmons, en d'autres termes plus précis, qu'au milieu de ce XXe siècle, le chapitre 37 d'Ezechiel le prophète, s'adresse *d'abord* à Israel, ensuite seulement à l'Eglise, qui pourra le «symboliser tout à sa guise... Il faut avoir vu les rescapés de la mort nazie faire revivre le désert d'Israel, pour sentir que cette promesse particulière du retour, elle appartient encore à Israel.

Enfin, il faut avoir été singulièrement contaminé par l'antique virus anti-vetero-testamentaire et anti-hébraïque pour vider de son contenu la réponse que fait Jésus, le jour même de l'ascension, à l'ultime question de Ses disciples! Question et réponse que nous trouvons au début du premier chapitre des Actes, où nous entendons le Seigneur laisser clairement entendre que le Père a fixé un moment précis dans l'Histoire où l'indépendance israélienne sera rétablie. Dans le même passage, des anges exhortent les disciples de la sorte — et nous sommes sur le mont des oliviers — «Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel? Celui qui vous a été enlevé, ce même Jésus, viendra comme cela et de la même manière dont vous l'avez vu partir vers le ciel.» Si l'on se souvient maintenant que l'avènement de la Parousie messianique, qui est décrite à la fin du livre de Zacharie le Prophète, se déroulera *sur le mont des oliviers,* peut-être reconnaîtrons-nous, après avoir salué la résurrection physique d'Israel en terre promise, que le Seigneur rassemble Son peuple toujours élu, afin de le préparer à la rencontre de son Roi...

Nous nous étions étonné, au début de cette étude, que l'on ne demande pour ainsi dire, jamais dans l'Eglise, aux théologiens

juifs ce qu'ils pensent «du problème juif. Avec une admirable suffisance, les théologiens jugent (et condamnent) Israel, en l'absence de l'intéressé principal...

Aussi nous excusera-t-on, avant de conclure ce paragraphe voué à la résurrection israélienne, si nous donnons la parole à l'un des plus brillants penseurs juifs de langue française, établi depuis peu à Jérusalem, André Chouraqui:

«...A l'heure du retour (d'Israel), l'espérance messianique seule correspond à la vraie mesure du siècle... Ainsi la renaissance spirituelle du peuple juif couronnera son actuelle promotion politique» (tiré de la conclusion d'une remarquable étude intitulée «Histoire du Judaisme», parue dans la Collection «Que sais-je' aux» P. U. F.).

On le voit, monsieur André Chouraqui, lui aussi, et à la différence du Docteur Bultmann, accorde une certaine autorité et une certaine «actualité» aux vieilles promesses faites à ce vieil Ezéchiel!

Israel demeure le peuple-élu

«Or, si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi. Si la racine est sainte, les branches le sont aussi. Mais si quelques unes des branches ont été coupées, alors que toi, olivier sauvage, tu as été greffé à leur place, pour bénéficier comme elles de la racine et de la sève de l'olivier, ne vas pas te glorifier aux dépens de ces branches! Si tu t'en glorifies, apprends que ce n'est pas toi qui portes la racine, mais que c'est la racine qui te porte. Et tu devras dire au contraire: ,On a coupé des branches pour que moi, je fusse greffé. Voilà. Elles ont été coupées pour leur incrédulité, et c'est la foi qui te fait tenir. Ne t'enorgueillis pas, mais sois dans la crainte: si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, prends garde qu'Il ne t'épargne pas davantage. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu: sévérité envers ceux qui sont tombés, mais envers toi bonté, pourvu que tu demeures en cette bonté, sinon tu seras retranché, toi aussi. Eux, s'ils ne demeurent pas dans l'incrédulité, ils seront greffés: Dieu est bien aussi puissant pour les greffer à nouveau. En effet, si toi tu as été retranché de l'olivier sauvage auquel tu appartenais par nature, et greffé contre nature sur un bon olivier, combien plus eux, les branches naturelles, seront-ils greffés sur leur propre olivier!» (versets 16 à 24).

Pour une meilleure compréhension actuelle du texte, nous avons traduit, dans le premier verset de ce passage, le grec «pâte» par «masse». Mais c'est bien de pâte qu'il s'agit, et il nous faut une

fois de plus rechercher la signification hébraïque: Israel devait offrir les prémices de tous ses produits, de toutes ses récoltes (et même le premier-né) à l'Eternel, de telle sorte que toute la récolte était bénie par les seuls prémices. Idée que Paul enrichira dans l'épître première aux Corinthiens, en écrivant: «Le Christ est réssuscité des morts, *prémices* de ceux qui se sont endormis» (XV: 20). Ainsi de cette pâte juive de l'Israel selon la chair, est issu Jésus le Sauveur, *qui sanctifie Israel tout entier*. Israel avait pour mission de produire le Sauveur du monde, et toute sa douloureuse histoire est l'enfantement de ce Sauveur immolé. A partir de la résurrection, l'histoire d'Israel qui se poursuit, a pour but de produire les temps messianiques, en compagnie de l'Eglise certes. Il aura fallu le sacrifice de six millions de juifs pour «enfanter», dans quelles douleurs, cet Etat d'Israel, berceau même des temps messianiques présents.

Après avoir évoqué cette première image de la fête des récoltes bibliques, Paul en choisit une seconde, plus significative encore: *celle de l'olivier*. Très souvent dans les textes prophétiques, Israel est représenté par la parabole de l'olivier. Mais une difficulté se présente qui peut laisser supposer, si nous sommes des esprits forts, que Paul n'entendait pas grand chose à l'art du jardinier! En effet, jamais on ne greffe de mauvaises branches sur un tronc sain, mais bien l'inverse: de bonnes greffes sur un tronc sauvage... Nous n'entrerons pas dans le vain débat des connaissances agronomiques de l'apôtre, mais nous dirons bien plutôt que dans cette «erreur» triomphe une fois de plus la grâce de Dieu. Car il était inpensable pour l'Israel biblique, d'envisager un salut *gratuit* pour les paiens. Dieu n'est décidément pas un jardinier comme les autres! Lorsqu'il s'agit de sauver le monde et de s'occuper des paiens, Il ne s'embarasse pas des lois et des règles, des dogmes et des institutions des hommes.

Mais Israel demeure le tronc-élu. Israel demeure l'olivier messianique que Dieu se réserve de faire refleurir un jour. Nous avons oublié qu'un des grands signes que Jésus donne (pour présager de son retour dans la gloire) est précisément l'olivier qui refleurit... Israel sur sa terre toujours promise, est cet olivier franc qui ressuscite. Nous avons pû nous-même constater là-bas, combien cette

première greffe du peuple martyre sur son sol biblique, était un facteur de vie, de dignité, et de purification. Et le principal n'est pas qu'il réalise clairement ce qui se passe, ce que Dieu entreprend en sa faveur — plût au ciel qu'ils puissent le réaliser bientôt, ces pionniers courageux! — le principal est que les promesses ultimes s'accomplissent et qu'Israel, l'olivier de Dieu, fleurisse aux yeux de tous, aux yeux même des théologiens bornés qui regardent sans voir.

Les armoiries de l'Etat d'Israel ne ressemblent pas à celles des autres nations, qui expriment toutes l'orgueil et la puissance des petits princes de ce monde: le lion, l'aigle, l'ours ou le coq. Les armoiries d'Israel représentent la chandelier d'or (symbole de la lumineuse présence de Dieu parmi son peuple, dans le Temple), lequel est entouré *de deux branches d'olivier*... Jusque sur les timbres-postes israéliens, on peut voir refleurir l'olivier biblique toujours aimé de Dieu. Mais sans doute ces signes sont-ils trop modestes, trop vulgaires, trop *évidents*, pour convaincre nos modernes docteurs...

Si Israel est toujours le peuple-élu, comme l'affirme l'apôtre Paul, alors cette terre promise lui appartient encore. Si le désert du Negev fleurit comme une rose, après des siècles de mort, alors reconnaissons que Dieu le veut ainsi, une fois de plus. Si Israel est encore le peuple-élu, comment Dieu ne pourrait-il plus diriger, par grâce pure, ses destinées, et singulièrement au sortir des camps de la mort vers une patrie de vie?

«Si le grain de blé porté en terre ne meurt...» Répétons-le une dernière fois: les six millions de martyrs juifs de ce siècle cruel ont été la semence de cet Etat nouveau. Oui, Israel est bien ce peuple élu et aimé, qui par ses souffrances, *enfante le Messie pour le monde.*

Le salut d'Israel et la Parousie

Il y a donc un mystère d'Israel. L'apôtre emploie ce terme en arrivant à la conclusion de cette longue et difficile étude sur la situation du peuple juif par rapport à l'Evangile de Jésus le Messie. Ce mystère dépend de Dieu, il est voulu par Lui, Dieu seul le ré-

soudra et quand il le voudra, «lorsque la totalité des paiens sera entrée...». Il semble bien qu'un mystère réponde à un autre mystère! Que peut représenter cette «totalité des paiens»?

«Car je ne veux pas frères, vous laisser ignorer ce mystère, de peur que vous ne vous complaisiez en votre sagesse: une partie d'Israel s'est endurcie jusqu'à ce que soit entrée la totalité des paiens, et ainsi tout Israel sera sauvé, selon qu'il est écrit ‚De Sion viendra le Litérateur, il ôtera des impiétés du milieu de Jacob... et voici quelle sera mon alliance avec eux lorsque j'enlèverai leurs péchés...'» (versets 25 à 27).

Nous retrouvons ici la menace qui pèse sur l'Eglise, chaque fois qu'elle dévisage la Synagogue, *sa mère*. Ce que Paul appelle l'endurcissement d'une partie d'Israel, cela ne représente pas le fameux «mystère», puisque nous savons maintenant que cet endurcissement était la condition nécessaire pour le salut direct des paiens. Ce qui constitue un mystère, c'est au contraire cette «entrée» de la totalité des paiens. Paul pense-t-il, comme se l'imagine encore la tradition chrétienne que le monde entier doit d'abord se convertir, et qu'ensuite le salut sera éventuellement offert à Israel? L'Eglise n'a-t-elle rien à dire à la Synagogue jusque là? Ne faut-il pas annoncer aussi à Israel le message des Evangiles?

Pour bien comprendre ce que Paul entend là, par cette étrange expression, par ailleurs bien lourde et bien obscure essayons, une fois encore, de «traduire» en hébreu la parole grecque de l'apôtre des paiens. En hébreu le terme «Goyim» représente les nations, par opposition au peuple élu Israel. Il semble bien que Paul n'évoque pas ici la conversion du monde, mais une «plénitude des nations», dans le sens de *mûrissement* d'une période historique précise. Mais notons tout d'abord que les discours eschatologiques du Seigneur, tels qu'ils sont cités par Matthieu, ne laissent aucun doute sur la situation spirituelle du monde, au moment de la venue «du Fils de l'Homme sur les nuées». Il en sera alors comme il en était du temps de Babel: civilisation ayant atteint l'apogée de sa science et de son orgueil, guerres à l'échelle mondiale, bouleversements cosmiques, et nécessité «d'abréger» ces jours pour le salut même des élus. Rejetons donc de suite cette première hypothèse.

Si nous évoquons maintenant les différentes paraboles du Royaume, nous y voyons grandir et *mûrir* l'Eglise, du sein même

du monde, du sein même des nations paiennes. D'autre part si nous savons, selon l'antique sagesse juive, que Dieu a divisé l'histoire en périodes précises où Israel et les nations font des entrées et des sorties successives, nous serons peut-être prêts à résoudre «le mystère d'Israel» à l'heure présente. Tant que le Temple se dresse au cœur du monde paien, nous sommes dans le temps d'Israel — et lorsque ce Temple disparaît et avec lui l'indépendance du peuple juif, nous entrons dans le temps des Goyim, le temps des nations. Lorsqu'Israel retrouve, à la fin des temps, sa terre et son indépendance avec Jérusalem, l'histoire à nouveau, passe à l'heure d'Israel. C'est alors le signe que le temps des nations à fait précisément «son temps», qu'il a mûri, qu'il a produit ce qu'il avait à produire: *c'est-à-dire l'Eglise.* Que cette Eglise elle aussi est mûre, qu'elle a pour ainsi dire, elle aussi «atteint son nombre», et que la totalité des nations s'y trouve alors représentée. C'est bien ce que Jacques, le chef de la Communauté de Jérusalem, déclare dans les actes des apôtres «...Dieu a pris soin de tirer d'entre les nations paiennes un peuple réservé à son Nom, ce qui concorde avec les paroles des prophètes, puisqu'il est écrit: *Après cela* je reviendrai et je relèverai la tente de David qui était tombée, je relèverai ses ruines...» (Actes 15: 14–16).

Il est étonnant de constater que Paul dans cette épître aux Romains, que Jacques dans ce texte, lient étroitement cette «résurrection d'Israel» au retour du Seigneur. En effet, Jacques cite les dernières lignes du prophète Amos lorsque ce dernier envisage l'état paradisiaque de la terre durant l'ère messianique, et non pas durant la période du retour de l'exil babylonien, puisque le livre d'Amos se termine par cette promesse faite à Israel:

> «Je rétablirai mon peuple Israel
> ils rebâtiront les villes dévastées
> et les habiteront
> ils planteront des vignes
> et en boiront le vin
> ils cultiveront des jardins
> et en mangeront le fruit
> je les planterai sur leur terre
> *et jamais plus ils n'en seront arrachés*
> déclare le Seigneur, Dieu d'Israel.»

Quant à Paul et sa citation des prophètes, il prend la liberté d'unir deux passages d'Esaie: le premier se trouve au chapitre 59, le deuxième au chapitre 27. Examinons ces deux citations, qui dans l'esprit de l'apôtre, n'en font qu'une:

«On verra au couchant le nom de l'Eternel
et au Levant sa gloire
car Il viendra comme un torrent impétueux
et que chasse le souffle de l'Eternel
mais Il viendra en rédempteur pour Sion
et pour les gens de Jacob
qui se seront repentis de leurs péchés
oracle de l'Eternel!»

La Bible de Jérusalem donne, à juste titre, l'appellation d'Apocalypse à ce passage d'Esaie 59: 15–20, d'où est tirée la première partie de la citation *Le libérateur viendra de Sion.* Citons la fin de ce passage prophétique:

«Dans les jours à venir
Jacob poussera des rejetons
Israel fleurira et fructifiera
et remplira de fruits la face du monde
L'a-t-il maltraité comme il a maltraité
ceux qui le persécutaient?...
Tu l'as chatiée en l'expulsant, en l'exilant
ainsi sera expiée la faute de Jacob
et voici la rançon de son péché.»

Le texte est clair, et cette irruption du Messie, du Libérateur dans l'histoire n'a rien qui rappelle la douce nuit de Bethlehem... Nous sommes bien là devant l'avènement du Fils de l'Homme qui vient sur les nuées, qui vient avant tout, en libérateur *pour Sion*, pour la Jérusalem assiégée. Mais il convient d'abord qu'Israel soit rétabli à nouveau et *pour toujours*, en terre promise.

La deuxième partie de la citation paulinienne se trouve dans Esaie 27, immédiatement après le chant nuptial de la vigne (parallèle de l'olivier et autre symbole du peuple d'Israel):

Ainsi grâce à ces chapitres consacrés par l'apôtre au mystère d'Israel, nous comprenons mieux notre époque, nous avons l'assurance que cette «résurrection d'Israel» en terre promise n'est pas un vain mot, mais qu'elle est voulue par Dieu. Nous savons

maintenant que cet Etat juif qui gêne tout le monde, qui est en butte aux hostilités plus ou moins avouées des grands de ce monde, *n'est en fait que le chemin de Damas d'Israel.* Là encore, Paul a vécu dans sa chair et sur le premier chemin de Damas, les ultimes destinées de son peuple.

Si Dieu rassemble en ce moment même les enfants d'Israel des quatre coins de l'horizon, c'est, bien sûr, parce que le martyre d'Israel y trouve un répit, un asile, c'est, bien sûr, pour que le désert refleurisse, mais c'est avant toute chose pour préparer Israel à la rencontre avec son Roi aux pieds et aux mains percés...

Il y a cependant un point où l'apôtre Paul s'est trompé, lourdement trompé... Il semble bien que Paul s'imaginait que la force qui pourrait amener Israel à entrer dans l'Eglise, serait une jalousie très vive éprouvée par Israel devant l'amour des chrétiens, leur zèle pour l'Evangile. Hélas! Depuis des siècles, Israel n'a pas eu grande occasion d'éprouver l'amour de l'Eglise, c'est le moins qu'on puisse dire...

Aujourd'hui encore, le Vatican n'a pas encore reconnu l'existence de cet Etat, ce qui le met, aux yeux du peuple israélien, dans les rangs de la Ligue arabe... Le Conseil œcuménique des Eglises, après avoir lamentablement trahi Israel à Evanston, se refuse encore à entreprendre quoique ce soit en faveur de la jeune nation israélienne. L'évêque anglican de Jérusalem est solidement antisioniste et anti-israélien... Nous arrêterons là une liste qui deviendrait rapidement fastidieuse...

Puisque c'est Dieu qui rassemble là ses enfants, puisqu'ils présagent, sans le savoir, c'est là le miracle de la grâce, le retour du Maître de l'Eglise, et les temps messianiques pour la terre — que ferons-nous, chrétiens issus des nations paiennes, que ferons-nous pour Israel notre mère, qui s'est engagée sur les voies du Royaume?